

LA TERRITORIALISATION DU CAMPO DE TORO AU HAUT MOYEN ÂGE (IX^e - XI^e siècle)

CHARLES GARCIA

*Université de Poitiers - CESC**

ABSTRACT

The territory is what defines best our identity. In this respect, one of the objectives of this study on the Campo de Toro in the Middle Ages is to distinguish the medieval concept of territory from our contemporary principle of territoriality.

The process known under the name of «rehabilitation» will give us the opportunity to follow the different steps of integration of the space examined within the kingdom of Leon and to highlight the factors of this integration in which not only powerful people but also some institutions such as monasteries played a basic role in a highly impacting movement due to leave deep marks in the territory.

RESUMEN

El territorio es uno de los elementos que mejor define nuestra identidad. En este sentido, uno de los principales objetivos del presente trabajo sobre el Campo de Toro consiste en distinguir entre la idea medieval de territorio frente al principio contemporáneo de territorialidad. El proceso conocido bajo el nombre de «rehabilitación» servirá para analizar las distintas pautas de integración del espacio aducido en el marco del reino de León, y también para enfatizar los factores de dicha integración en la que los poderosos, e incluso muchas instituciones como los monasterios, desempeñaron un papel relevante en un movimiento de gran amplitud llamado a dejar una fuerte impronta en el territorio meseteño.

Dans le cadre des sociétés post-nationales, le territoire est encore un des éléments qui définit le mieux notre identité individuelle et collective. Cependant, lorsque l'on se réfère à la société médiévale, quelle importance peut-on accorder au territoire comme facteur d'identité sachant que ce qui définissait le mieux les individus d'alors était leur nature d'« homo christianus » ? Faire l'étude d'un cas pris dans l'Espagne médiévale nous obligera à distinguer l'idée de territoire face au principe contemporain

de territorialité, tant les pratiques actuelles de « territorialisation » de l'espace au moyen de la géométrie différent de la forme médiévale de sentir et de penser le monde¹.

L'espace se transforme en territoire lorsque l'homme se l'approprie, il devient alors singulier, différent du territoire voisin, anthropomorphisé². La première mesure que prend généralement l'autorité politique qui contrôle un espace pour le rendre socialement identifiable consiste à le délimiter, et il nous faut ici parler des bornes et des frontières³, ou plutôt des variations quant à leur perception. L'un des mérites du vœu obsessionnel d'abolir les frontières⁴, tant proclamé par la post-modernité, est de nous rapprocher sans le vouloir du Moyen Âge. Depuis que l'héritage des Lumières est battu en brèche, les concepts qui avaient été imposés par ce courant s'évanouissent, et l'on sait à quel point les penseurs du XVIII^e siècle ont contribué à mettre un écran entre le monde médiéval et nous⁵. C'est en effet Kant qui avait établi la distinction entre la frontière et la borne, telle qu'elle a prévalu jusqu'à il y peu de temps en Occident⁶. La frontière, née avec les nations⁷, inscrit le droit dans l'espace, elle suppose des échanges et des découvertes avec un au-delà. En revanche, la borne, selon la définition kantienne, est un « marqueur territorial » qui se veut clôture et négation. En extrapolant, on pourrait dire qu'au Moyen Âge, la frontière, celle de la *Christianitas*, renvoyait à l'universel car le message christique ne pouvait avoir de limites, tandis que la borne, qui n'obéissait pas à un principe spirituel de légitimité —en dehors des espaces sacrés— était du côté de l'humain, c'est-à-dire du territoire. Ce bref rappel à des notions qui appartiennent à

¹* Centre d'études supérieures de civilisation médiévale. Paul ZUMTHOR, *La Mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen Âge*, Paris : Le Seuil, 1993.

² Alain GUERREAU, « Quelques caractères spécifiques de l'espace féodal européen », *L'État ou le roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (XIV^e - XVII^e siècles)*, Neithard Bulst et alii (éd.), Paris : EHESS, 1996, p. 85-101, p. 85 : « Dans chaque société prévaut une certaine forme de représentation de l'espace, intimement liée aux articulations les plus fondamentales de cette société, à l'usage qu'elle fait des coordonnées spatiales, au rôle des localisations dans la définition des fonctions et des relations sociales. Des notions comme celles de ligne, de distance, de parcours, de limite, de surface, de position, d'étendue sont bien moins univoques qu'on ne se le figure communément ; sans parler de polarité, d'attraction, de frontière, de réseau, de circuit, de territoire, de circonscription, de localisation, de coordonnées, d'orientation, de perspective, outils d'appréhension de l'espace qui nous paraissent ancrés dans la plus infrangible objectivité, mais dont l'enquête la plus rapide montre la totale historicité ».

³ Pierre TOUBERT, « Le concept de frontière. Quelques réflexions introductives », *Identidad y representación de la frontera en la España medieval (siglos XI-XIV)*, Carlos de Ayala Martínez, Pascal Buresi et Philippe Josserand (éd.), Madrid : Casa de Velázquez, 2001, p. 1-4.

⁴ *Médiun*, 24-25, *Frontières*, septembre-décembre 2010.

⁵ Alain GUERREAU, *L'Avenir d'un passé incertain. Quelle histoire du Moyen Âge au XXI^e siècle ?*, Paris : Le Seuil, 2001, p. 23-39.

⁶ Michel FOUCHER, *L'invention des frontières*, Paris : Fondation pour les études de défense nationale, 1987.

⁷ Dans l'Europe médiévale, la seule véritable frontière était en quelque sorte celle de la Chrétienté, cf. Nora BEREND, « Défense de la Chrétienté et naissance d'une identité. Hongrie, Pologne et péninsule ibérique au Moyen Âge », *Annales HSS*, septembre-octobre 2003, 5, p. 1009-1027, p. 1009 : « Le terme de *Christianitas*, en effet, recouvre peu à peu l'idée d'un territoire, poussant au développement du concept de frontières à défendre aussi bien qu'à étendre » ; Emilio MITRE FERNÁNDEZ, « La Cristiandad medieval y las formulaciones fronterizas », *Fronteras y fronterizas en la historia*, Valladolid : Universidad de Valladolid, 1997, p. 7-62.

un champ anthropologique si différent du nôtre⁸ était nécessaire pour comprendre la création et l'articulation d'un territoire, celui du Campo de Toro⁹, consécutivement à ce que l'historiographie a pris l'habitude de désigner sous le terme de « repoblación » de la vallée du Duero.

1. L'OCCUPATION DU TERRITOIRE OU LE PHÉNOMÈNE DIT DE *REPOBLACIÓN* (IX^E - X^E SIÈCLE)

À la fin du IX^e siècle, l'espace situé à proximité du grand fleuve qui draine la Meseta septentrionale entra dans l'orbite de la domination du royaume asturien. Face à la version traditionnelle qui a longtemps affirmé le dépeuplement absolu du bassin du Duero, l'idée de la permanence d'une population à faible densité à cet endroit s'est aujourd'hui imposée¹⁰. Cependant, s'il est vrai que le secteur « *mesetario* » n'était pas vide d'hommes, il n'en demeure pas moins que la faiblesse démographique avait empêché l'émergence d'une construction sociale et politique complexe. Il est donc peu probable qu'il y ait eu une véritable stratification sociale au cœur de la Meseta avant l'arrivée des « *foramontanos* »¹¹. L'avancée de ces derniers dans la zone nous est connue par le récit de la *Crónica albeldense* qui rapporte la défaite que les chrétiens infligèrent aux « Sarrasins » à Polvoraria, en 878¹². Du point de vue de l'emprise territoriale, cet affrontement traduit l'avancée inexorable des Asturiens en direction du fleuve, comme une sorte de prélude à leur prise de contrôle sur un *no man's land* qui avait jusque là garanti la paix avec les musulmans de Cordoue. La victoire obtenue par Alphonse III accéléra le processus d'encadrement politique de nouveaux territoires par le royaume d'Oviedo, dont celui du Campo de Toro.

Après Zamora, principal bastion de la *repoblación* chrétienne, Toro fut, de toute évidence, la deuxième forteresse, en termes stratégiques, de la ligne de défense sur le

⁸ Alain GUERREAU, « Structure et évolution des représentations de l'espace dans le haut Moyen Âge occidental », *Uomo e spazio nell'alto Medioevo*, Spolète : Centro italiano di studi sull'alto medioevo, 2003, p. 91-115 ; « Il significato dei luoghi nell'Occidente medievale : struttura e dinamica di uno « spazio » specifico », *Arti e storia nel Medioevo*, t. 1. *Tempi, spazi, istituzioni*, Enrico Castelnuovo et Giuseppe Sergi (éd.), Turin : Einaudi, 2002, p. 201-239.

⁹ Pour un aperçu plus général de cette thématique, cf. Charles GARCIA, *Le Campo de Toro au Moyen Âge. Peuplement, seigneuries et société (IX^e - XIV^e siècles)*, 2 t., Villeneuve d'Ascq : Septentrion, 2002, t. 1, p. 50-163.

¹⁰ José Ángel GARCÍA de CORTÁZAR, « Las formas de organización social del espacio del valle del Duero en la alta Edad Media : de la espontaneidad al control feudal », *Despoblación y colonización del valle del Duero. Siglos VIII-XX. IV Congreso de estudios medievales*, Ávila : Fundación Sánchez-Albornoz, 1995, p. 11-44.

¹¹ Des « ultramontains » au sens propre, issus de la frange septentrionale de la cordillère Cantabrique.

¹² *Crónicas asturianas*, Juan Gil Fernández et alii (éd.), Oviedo : Universidad de Oviedo, 1985, *Crónica albeldense*, p. 153-188, XV, 12 : « Ipsique diebus sub era DCCCCXVI Almundar, filius regis Mahomat, atque duce iben Ganim cum oste sarracenorum ex Cordova Asturicam atque Legiones venit. Sed manus idem ostis ex adverso exercitum sequens, qui erant de Toledo, Salamanca, Vatelhaggara vel de alia castra, sub uno XIII milia in locum Polvoraria apud flubium Urbicum a principe nostro interfecti sunt. Idem Almundar ad castrum Sublancio volens pretenderé cognovit quod gestum fuerat in Polvoraria; etiam conperiens quod rex quoque noster iam in Sublantio castro cum omni exercitu vellaturus expectabat, metuens retro ante lucente die vertitur in fugam ».

Duero central. C'est à partir de cette fondation préurbaine que le nouveau pouvoir procéda à l'articulation sociale du territoire de l'agglomération, qui tira son nom de la ville à ce moment là : Campo de Toro¹³. Mais puisque tout territoire est une création humaine, les contours et l'extension de la *terre*, ou juridiction, de Toro changèrent, eux aussi, au gré des circonstances politiques. Le site sur lequel la ville se dresse est encore aujourd'hui spectaculaire. Il s'agit d'un promontoire posé sur la rive droite du grand fleuve castillan à partir duquel le regard porte loin vers le nord et le sud. Sa position, sans doute d'origine castrale, fut à ne pas douter l'élément décisif qui pencha en faveur d'un foyer de peuplement à cet endroit. Le premier témoignage écrit de son existence, la *Crónica de Sampiro*, date la fondation de Toro de l'an 899¹⁴, mais il est probable que la bourgade n'ait pas eu d'existence réelle avant 911. Lors de la fondation « officielle » établie en 899 l'infant García, fils aîné du roi, apparaît en qualité de délégué de son père à Zamora¹⁵, et se trouvait à Toro lorsque son géniteur ordonna de le mettre aux arrêts et de l'emprisonner dans le château de Gozón au motif de rébellion¹⁶.

Il est probable que l'intégration du territoire de Toro dans l'espace plus ample du royaume asturo-léonais ait suivi le même processus, jusqu'au milieu du X^e siècle, que celui qui a été constaté pour le reste de la Meseta septentrionale. Peu de temps après la première appropriation, le processus de prise de contrôle se trouva paralysé pendant un siècle à cause de la puissance par trop écrasante du califat de Cordoue, qui se trouvait alors à son zénith. C'est l'époque « tragique » des dévastations et des expéditions militaires cordouanes contre les royaumes du nord de la Péninsule, les célèbres razzias destructrices du *badjib* al-Mansûr ayant hanté l'imaginaire hispanique pendant des siècles. À cette époque, la cité de Zamora eut à subir trois attaques, avant de succomber en 986¹⁷. Son plus haut prélat, l'évêque Sampiro, raconte la façon dont il dut quitter précipitamment la ville à ce moment là¹⁸. Toutefois, si le processus politique de la *repoblación* fut effectivement interrompu pendant plusieurs décennies, il n'en alla

¹³ La première référence de la démarcation date de novembre 986, *Colección diplomática del monasterio de Sabagún (siglos IX y X)*, José María Mínguez Fernández (éd.), León: Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1976, doc., n° 333, p. 401-402, p. 401: "Damus vobis etiam in Campo de Tauro alia villa que vocitant Pausatella".

¹⁴ *Sampiro. Su crónica y la monarquía leonesa en el siglo X*, Justo Pérez de Urbel (éd.), Madrid: CSIC, 1952, p. 4: "Ac trienio peracto, sub era DCCCCXXXVII, urbes desertas ab antiquitus populare iussit. Hec sunt Çemora, Septimancas et Domnas vel omnes Campi Gotorum, Taurum namque dedit ad populandum filio suo Garseano".

¹⁵ María Luisa BUENO DOMÍNGUEZ, *Historia de Zamora. Zamora en el siglo X*, Zamora : Fundación "Ramos de Castro", 1983, p. 39-41.

¹⁶ *Sampiro. Su crónica y la monarquía leonesa...*, op. cit., Redacción pelagiana, p. 307: « Et veniens [Alphonse III] Cemoram, filium suum Garseanum comprehendit, et ferro uinctum, ad castrum Gauzonem direxit ».

¹⁷ José Manuel RUIZ ASENCIO, « Campañas de Almanzor contra el reino de León », *Anuario de estudios medievales*, 5, 1968, p. 31-64, p. 61-63; Philippe SÉNAC, *Al-Mansûr. Le fléau de l'an Mil*, Paris: Perrin, 2006.

¹⁸ *Colección documental del archivo de la catedral de León (775-1230). IV. (1032-1109)*, José Manuel Ruiz Asencio (éd.), León: Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1990, doc., n° 1004 (1042), p. 165-167, p. 165: "Et ego peccador sub gladio et timendo mortis periculo euasi captiuidatem ad gens ismahellidarum, et per uirtutem Domini exiui de [ciuitate] Neumantie et di[...] percusi fuerunt in ore gladio seu et homnia mea quantum iuri meo abui et

pas de même de son versant social, les habitants décidant sans doute de rester sur place malgré la présence d'un encadrement politico-militaire musulman.

Du point de vue social, au X^e siècle, le territoire du Campo de Toro était composé d'une série de petits villages que la documentation appelle « villae ». Ces hameaux étaient la cristallisation d'une colonisation agraire de longue haleine. De création spontanée aux VIII^e et IX^e siècles, ces hameaux furent progressivement organisés par des élites surgies en leur sein, avant d'être intégrés dans des structures plus vastes et plus complexes, qui la plupart du temps furent des monastères¹⁹. Tel est le cas du monastère de San Pedro y San Pablo de Cubillas, situé au pied de l'actuel village d'Uruña. En 954, le magnat Piloti Gebuldiz donna cet établissement à San Martín de Valdepueblo, en même temps que la voisine « villa » de Pozuelos²⁰. Les premières traces écrites concernant ces habitats font état d'une territorialisation précoce tant ces *villas* apparaissent régulièrement bornées, comme pour mieux les distinguer les unes des autres. La marque de l'homme sur l'espace est à ce moment là indéniable, de même que la nature rurale des *villae* paraît être marquée à l'extrême. Quelle que fût la taille de ces *villas*, il est patent que les exploitations agricoles (*cortes*) alternaient avec des espaces bâtis et avec des potagers intensifs (*ferragines*), le tout dans un environnement qui semble avoir été bien maîtrisé par l'homme²¹.

À l'intérieur du Campo de Toro, seule la basse vallée du Sequillo, de part et d'autre de l'actuel Belver de los Montes, présente une organisation territoriale singulière connue sous le nom de : « Ualle de Zaidi »²². L'existence de cette enclave, dont l'autonomie juridique ne fait pas de doute pour le haut Moyen Âge, relève d'une double explication, topographique et humaine à la fois. Du point de vue géographique, l'espace des bords du Sequillo final présente une physionomie singulière qui le distingue du reste de la *comarca*. En effet, nous avons affaire à cet endroit à une vallée qui est légèrement encaissée, par rapport à l'horizontalité globale de la Tierra de Campos, et qui se trouve, de surcroît, nettement isolée sur son versant nord par l'aspect massif du Monte Tarsa,

augmentai et exinde perueni in ciuitate Legionense sedis, et a paucis namque diebus perueni in palatium domni mei et sere[nissimi regis domni Ueremudi]".

¹⁹ Pascual MARTÍNEZ SOPENA et María José CARBAJO SERRANO, « Notas sobre la colonización de Tierra de Campos en el siglo X: Villobera », *El pasado histórico de Castilla y León. T. 1: Edad Media. I Congreso de Historia de Castilla y León*, 3 t., Burgos: Junta de Castilla y León, 1983, p. 113-125.

²⁰ *Colección documental del archivo de la catedral de León. II (953-985)*, Emilio Sáez (éd.), León: Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1990, doc., n° 271, p. 28-30.

²¹ *Colección diplomática del monasterio de Sabagún (857-1230). II. (1000-1073)*, Marta Herrero de la Fuente (éd.), León: Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1988, doc., n° 458 (1040), p. 117-118: "in uilla uocitata Monasteriello [...] una corte conclusa, con suas cassas et cortinales et ortus olerus cum pomiferis, pradis, pasquis, padulibus, uineas, terras, pisquarias, molinarias, montes, fontes, aquis aquarum, aruptum uel disruptum, petras mobiles uel immobilis [...] una corde, con suas cassas et con suo palumbare et ortum olerum cum pomiferis et II^{as} arincadas de uineas, senra de aramio".

²² *Ibid.*, doc, n° 458 (1040), p. 117-118, p. 117.

sorte de glacis impropre aux cultures datant de l'époque quaternaire²³. La deuxième raison de l'autonomie juridique procède de la riche concentration démographique sur les terrasses fluviales du petit cours d'eau, résultat de la colonisation, comme en témoigne le nombre important des *villae* de la vallée qui apparaissent rattachées au milieu du XI^e siècle à la bourgade qui faisait alors office de chef-lieu : Villacete, la future Belver. On peut penser que les petits exploitants s'étaient dirigés spontanément vers les terrasses alluviales de la vallée, là où se trouvaient les meilleures terres. Ce furent ces individus qui, le temps passant, se regroupèrent de façon autonome dans des hameaux, avant que le processus extérieur de la *reoblación* ne vienne encadrer ce territoire, manifestement prospère. Nous connaissons l'existence d'un concilium dès 1013 à Villacete, qui avait pour habitude de se réunir dans l'église dédiée à Saint Martin²⁴. Faute de sources suffisantes datant de cette période, il nous faut exploiter les toponymes disséminés ici et là pour tenter de recomposer le premier habitat local.

Pour ce faire, nous n'évoquerons que la seule vallée de Villacete et les noms des hameaux qui sont attestés à cet endroit au XI^e siècle. Parmi ces toponymes, certains renvoient à une évidente fondation mozarabe ou à des individus fortement islamisés (Villacete, Alafes, Coria, Beiara), tandis que d'autres évoquent la forme de la colonisation (Quintanilla) ou la topographie locale : Pantigosos et Petrosilla. Ces témoignages sont, pour le moment, les seules preuves de la première colonisation, qui aurait commencé ici au IX^e siècle, voire avant. C'est dans ce contexte empli d'ombres que seraient apparues dans ces hameaux les premières communautés dites d'*aldea*, dont l'origine est toujours controversée²⁵, mais pour lesquelles on connaît l'existence à travers les traces documentaires de quelques propriétés collectives, cas par exemple des *sernas*²⁶. Au XI^e siècle, la stratification sociale de ces communautés semble avoir été achevée. En leur sein, certains individus s'étaient distingués des autres et avaient détourné le pouvoir local à leur profit, que ce fût grâce à la possession d'un patrimoine plus important que celui des autres, ou bien au moyen de certaines fonctions comme celle de juge

²³Justo GONZÁLEZ GARRIDO, *La Tierra de Campos. Región natural*, Valladolid : Ámbito, 1993 (rééd.), p. 72 : « un «enclave» géologique, el Raso de Villalpando, terraza testigo, a 612 metros de altitud media, residual de otra red hidrográfica posterior a la época pliocena, donde afloran en las arcillas rojas redondos cantos de cuarzo entre una vegetación esteparia ».

²⁴*Colección diplomática del monasterio... II, op. cit.*, doc., n° 400, p. 45-46, p. 45 : « in uilla uocitata Uillazahid, hec est: cortes cum cellulis et cubbis et lachis et exeunte de uilla et intrante in ea, cum uineis et agros et terras et ortus et pomiferis et pratus et montes et ualles et molinos, cum omnia que nobis pertinet [...] Pelagio Didaci dominatrix urbis Zammora cum Campo de Tauro [...] In concilio uilla nominata Uillazahid, in aula Sancti Martini episcopi et confessoris Christi! ».

²⁵Carlos ESTEPA DÍEZ, «Comunidades de aldea y formación del feudalismo. Revisión, estado de la cuestión y perspectivas», «Romanización» y «Reconquista» en la Península ibérica: nuevas perspectivas, María José Hidalgo, Dionisio Pérez, Manuel J. R. Gervás (éd.), Salamanca: Université de Salamanca, 1998, p. 271-282.

²⁶*Colección diplomática del monasterio... , op. cit.*, doc., n° 458 (1040), p. 117-118

ou de « presbítero »²⁷. Par la suite, certains de ces hommes, ou leurs descendants, réussirent à intégrer le groupe privilégié des nobles. L'élément qui les différenciait du reste de la population était généralement la possession de biens patrimoniaux spécifiques comme les *palatia*, les moulins ou les exploitations foncières les plus grandes. La terre, ou plutôt le *dominium*²⁸, étant alors comme on sait la clé de la domination sociale et territoriale de cette élite sur le reste de la population.

2. L’AFFIRMATION DE LA MAÎTRISE DE L’ESPACE OU LA TERRITORIALISATION EN VOIE D’ACHÈVEMENT (PREMIÈRE MOITIÉ DU XI^E SIÈCLE)

Les attaques qu'al-Mansûr mena dans la Meseta avaient pour but de détruire l'articulation politique émergente du royaume de León, mais non pas sa structure sociale. Par ses destructions répétées, le général amiride visait à reconstituer un glacis politico-militaire entre le califat et le royaume de León, tout en ménageant à son profit l'occupation démographique du territoire. Cependant, la conjonction des transformations sociales que la *repoblación* avait engendrées, additionnées à l'interventionnisme de la monarchie asturo-léonaise dans cet espace rendaient improbable un retour à la situation *ante quem*, une évolution que le « Victorieux » reconnut amèrement en personne²⁹. En 986, Zamora capitula et les Cordouans installèrent des gouverneurs dans la cité du *romancero*, ainsi qu'à Toro³⁰, preuve que si le pouvoir local chrétien avait été détruit, la population avait préféré rester sur place. En 1013 la récupération politique chrétienne sur la zone se fait de nouveau jour comme en témoigne la présence d'un certain : « Pelagio Didaci dominatrix urbis Zammora cum Campo de Tauro »³¹.

S'il apparaît que Toro ne fut pas un objectif militaire retenu par al-Mansûr dans ses priorités, il n'en demeure pas moins que la cité subit le même sort que ses voisines. En l'an 992, Vermudo II fonda et dota le monastère de Carracedo, dans le Bierzo, lui donnant à cette occasion la *villa* de Galende : «quod aus noster dominus Sanerimus concessit ad monasterium Sancte Marie de Tauro pro sua anima, et cecidit ipsum monaste-

²⁷ *Ibid.*, p. 117 : « Arias, presbiter ».

²⁸ Alain GUERREAU, *L'Avenir...*, *op. cit.*, p. 26-28.

²⁹ IBN al KARDABUS, *Historia de al-Andalus*, Felipe Maíllo Salgado (éd.), Madrid : Akal, 1986, p. 28 : «*Cuando conquisté las tierras de los cristianos y sus fortalezas las repoblé [y avituallé] con los medios de subsistencia de cada lugar y las sujeté con ellas hasta que resultaron favorables completamente [...] Si Dios me hubiese inspirado devastar lo que conquisté y vaciar de habitantes lo que dominé, y yo hubiese puesto entre el país de los musulmanes y el país de los cristianos diez días de marcha por parajes desolados y desiertos, aunque [éstos] ansiasen hollarlos, no dejarían de perderse*».

³⁰ *Colección diplomática del monasterio de Sabagún (siglos IX y X)*, José María Mínguez Fernández (éd.), León : Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1976, doc., n° 356 (998), p. 431 : «Zahbascorta ven Abolhauz sedente in Toro».

³¹ *Colección diplomática del monasterio...*, *op. cit.*, doc., n° 400 (1013), p. 45-46, p. 45.

rium in manu sarracenorum hysmaletarum et deuenit redactum in nihilum»³². Devant l'irruption conquérante des « Ismaélites », les potentats qui avaient été placés par la monarchie léonaise disparaissent de la documentation³³, en même temps qu'ils perdaient leur poste. Quant au reste de la population, qui préféra rester sur place, il est probable qu'elle ait observé ces changements avec une certaine distance. Le territoire du Campo de Toro retrouva définitivement le giron du royaume de León peu de temps avant l'effondrement du califat de Cordoue. En 1040, le retour du pouvoir léonais est par exemple manifeste à travers la présence du magnat Fernando Muñoz, *tenente* du secteur³⁴, et par l'entremise du *comisso* —sorte de délégation locale du pouvoir— que le roi Vermudo III avait accordé à Oveco Muñoz dans la vallée de Villacete³⁵.

Une fois la première *re población* achevée, un processus de concentration des terres se mit en place. Il fut mené par un groupe réduit de personnes, lesquelles constituèrent à court terme l'aristocratie, celle-ci étant la caste qui organisa le territoire du Campo de Toro à son profit au début du XI^e siècle³⁶. Le *dominium* seigneurial sur le territoire s'étendit par le biais du mécanisme des rentes, et ce bien entendu au détriment des communautés paysannes. Outre la possession de terres, ces nouveaux nobles obtinrent des droits, dits seigneuriaux, sur les paysans, en même temps qu'ils établirent des liens politiques de dépendance avec la monarchie. À partir de la décennie de 1040, on voit quelques uns de ces aristocrates exercer le pouvoir sur certaines *villae* et sur les habitants qui les peuplaient, comme le montre l'exemple d'un dénommé Juan Alfonso à Pobladura, ou de Fernando Muñoz en divers endroits du Campo de Toro³⁷. La cession de droits royaux au profit de ces magnats fut l'une des voies préférentielles de l'emprise nobiliaire sur le territoire, outre l'acquisition de propriétés foncières, et ce dans le cadre d'un enchevêtrement de droits et de normes qui ne fut jamais un obstacle à la domination de l'élite sur la masse, bien au contraire, la *divisa* étant à ce titre la forme la plus connue et la plus efficace de cette domination. L'aristocrate commençait par prendre le

³² *Cartulario de Santa María de Carracedo, 992-1500*, 2 t., Martín Martínez Martínez (éd.), Ponferrada: Instituto de estudios bercianos, 1997 et 1999, t. 1, doc., n° 1.

³³ En 1028, le comte de Monzón Fernán Gutiérrez reçut en sa qualité de seigneur le comte de Castille, García, auquel il remit un certain nombre de fortifications, dont Toro, *Primera crónica general*, Ramón Menéndez-Pidal (éd.), Madrid : Gredos, 1955 (rééd.), p. 787 : « Después fue all infant García, et besóle la mano, et recibí por señor, et entergol desse castiello de Monçón, et entergol otrosí de Aguilar et de Cea et de Graiar et de Cam de Toro et de Sant Román que tenie él ».

³⁴ *Colección diplomática del monasterio...*, *op. cit.*, doc., n° 458 (1040), p. 117-118, p. 118: "comité magus Fredenandus Moniuz in Tauro".

³⁵ *Ibid.*, doc., n° 473 (1042), p. 134-138, p. 135.

³⁶ *Ibid.*, doc., n° 459 (1040), p. 119: "in territorio Taremse"; doc., n° 693 (1070), p. 414: "Et in Campo de Tauro"; *Colección diplomática del monasterio de Sabagún (857-1230). III. (1073-1109)*, Marta Herrero de la Fuente (éd.), León: Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1988, doc., n° 820 (1085), p. 119-120, p. 119: "uilla que uocitant Tedra, territorio Campis Torio"; doc., n° 840 (1088), p. 144-145, p. 144: "territorio de Tauro".

³⁷ *Colección diplomática del monasterio...*, *op. cit.*, doc., n° 476 (1043), p. 141-142 ; doc., n° 477 (1043), p. 143-144, p. 143: "uillas nostras proprias et ereditates que abemus ex parentibus nostris uel abibus in territorio urbe Tauro".

contrôle de quelques terres, avant de l'étendre à la totalité d'une *villa*, puis à la communauté paysanne qui l'occupait, voire à un regroupement de hameaux de rang supérieur dont l'exemple le plus évocateur est celui déjà traité de la vallée de Belver.

Le XI^e siècle fut également celui de l'essor des monastères, mais il convient de nuancer pour ne pas commettre d'anachronisme. Au Moyen Âge, du point de vue territorial, un monastère n'était pas un espace, ou mieux encore, il n'était pas dans l'espace³⁸. Nous ne pouvons pas nous étendre ici sur une thématique relativement complexe mais dirons, pour simplifier, que les monastères étaient des endroits polarisés valorisés, c'est-à-dire qu'ils étaient sacralisés par rapport à d'autres endroits qui étaient connotés négativement. Le système médiéval de représentation de l'espace jouait un rôle déterminant en lien avec la domination sociale, d'où la prolifération de ce genre de centres qui tissèrent régulièrement des liens avec les aristocrates, quand ils n'étaient pas fondés par ceux-ci pour en avoir la propriété³⁹. Au cours du haut Moyen Âge hispanique, la fondation d'un monastère s'avéra le meilleur moyen d'assurer le lien des hommes au sol —*encellulement* ou *incastellamento*— et, partant, de la production économique et de la reproduction du système dit « féodal »⁴⁰. Dans le Campo de Toro les monastères furent de véritables seigneurs disposant d'un patrimoine qui leur fournissait la base de la domination sociale sur de vastes communautés d'habitants. Le patronage exercé par les aristocrates sur les communautés religieuses leur permettait de contrôler le mécanisme des donations —élément fondamental du concept « d'idéal » d'une société tel qu'il a été défini par Maurice Godelier⁴¹. Certes, si pour les hommes de l'époque la donation à un centre religieux était un acte de piété, c'était aussi une manière de créer

³⁸ A. GUERREAU, « Quelques caractères spécifiques... », *op. cit.*, p. 96-99.

³⁹ Dominique IOGNA-PRAT, *La Maison Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge. (v. 800 - v. 1200)*, Paris : Le Seuil, 2006, p. 352-353 : « Le premier trait saillant du genre pour l'histoire sociale tient à la valorisation des œuvres (donation, fondation, construction) en contexte pénitentiel et à la mise en scène des acteurs (constructeurs, consécrateurs) qui « engendrent » véritablement la maison de Dieu [...]. À travers le monument, c'est toute la société chrétienne qui se dit : sa cohésion dans une perspective eschatologique ; ses divisions fonctionnelles et son jeu de rôles entre princes, prélats ecclésiastiques (sic) et moines réformateurs ».

⁴⁰ A. GUERREAU, « Quelques caractères spécifiques... », *op. cit.*, p. 90 : « L'église paroissiale étant l'élément nodal et l'outil essentiel de la polarisation médiévale de l'espace et de son découpage ».

⁴¹ Alejandro MIQUEL NOVAJRA, "Antropología económica", *Introducción a la antropología social y cultural. Teoría, método y práctica*, Carmelo Lisón Tolosana (éd.), Madrid : Akal, 2007, p. 81-104, p. 85-86 : « Lo que realmente hay que estudiar es la lógica subyacente, invisible que mueve el comportamiento de las personas en una determinada formación social, y las condiciones estructurales e históricas de su aparición, reproducción y desaparición. De manera que, según las culturas, diversas instituciones (familia, política, religión) asumen las funciones de las relaciones de producción y controlan la reproducción de esas relaciones y, por medio de ellas, las relaciones sociales en su conjunto. El mecanismo de la vieja tríada jerárquica infraestructura, estructura y superestructura, queda así sustituido por la propuesta del concepto más dinámico de formación social que observa la convivencia de principios aparentemente contradictorios y la combinación de los correspondientes a distintos modos de producción. Y donde la percepción, lo simbólico, lo ideado tienen un papel crucial ».

des liens avec le centre, et ce sont ces relations qui furent à moyen et long terme à l'origine de la création des *topolignées* en lieu et place des traditionnels liens familiaux⁴².

La fondation du monastère de San Salvador de Villacete est très représentative de cette démarche⁴³. Il fut fondé par le magnat Oveco Muñoz vers 1040⁴⁴, bien que sa base patrimoniale ait été antérieure sachant qu'elle avait été établie sur le « comisso de regalengo »⁴⁵ qui, par délégation, avait échu au bienfaiteur et aux membres de sa famille⁴⁶. Le cœur du patrimoine était constitué par les nombreux biens immeubles et par les droits afférents dont disposaient Oveco Muñoz et les membres de sa famille. Dès le départ, le domaine avait été conçu dans l'intention d'éviter un fractionnement entre les futurs héritiers. L'ancien *comisso*, qui initialement était rattaché au roi, devint un nouvel instrument entre les mains de cette famille aristocratique. C'est par son biais que le patrimoine foncier nobiliaire s'accrut de manière intense, de concert avec les liens de parenté que les Muñoz surent établir avec les autres élites locales. Il en résulta une « seigneurialisation » de leurs biens, ce qui était alors la forme la plus aboutie de la domination sur un territoire précis, le monastère de San Salvador exerçant à ce titre un rôle pivot dans l'articulation de la *comarca*.

Après les dévastations d'al-Mansûr, les interventions locales de la monarchie léonaise sur le territoire furent postérieures à celles de la moyenne noblesse sur laquelle elle s'était appuyée. Hormis le cas anecdotique de Pelayo Díaz, signalé en 1013, il faut attendre 1049 pour trouver à nouveau des délégués du pouvoir central sur place. C'est au cours de cette année qu'apparaît le comte Fernando Muñoz, probable frère d'Oveco, en sa qualité de « tenente Campo Tauro et Zamora »⁴⁷. L'intégration du territoire que nous étudions au sein du royaume de León est encore plus perceptible en 1060 à travers la figure de Muño Peláez : « inperantem in Zamora, simul et in Tauro »⁴⁸. D'emblée,

⁴² Anita GUERREAU-JALABERT, « Le système de parenté médiéval : ses formes (réel/spirituel) et sa dépendance par rapport à l'organisation de l'espace », *Relaciones de poder, de producción y parentesco en la Edad Media y Moderna*, Reyna Pastor (éd.), Madrid : CSIC, 1990, p. 85-105.

⁴³ Charles GARCIA, « Le monastère de San Salvador de Villacete. Une communauté religieuse dans l'Espagne du Moyen Âge », *Crisol*, 20, 1995, p. 1-14.

⁴⁴ Charles GARCIA, « El magnate, la mujer y el abad. Iconografía y «memoria» de los antepasados en el territorio de la actual Zamora (siglos XI-XII) », *Studia Zamorensia*, 5, 1999, p. 9-21.

⁴⁵ *Colección diplomática del monasterio...*, *op. cit.*, doc., n° 473 (1042), p. 135-138, p. 135: «Et Dei nutu concessum est nobis hu[nc locum] nominatum in Riuo Sicco et Uilla Cete. Construximus ibidem monasterium et ecclesiam Sancti Saluatoris et terminis et limitibus per circuitu. Concedimus ibidem omnem nostram hereditatem, que augmentauimus et ganauimus ex utrasque partes, tam que emimus per nostrumpretium quam etiam et u[n]de nobis fecit rex domno Ueremudo cartula donationis de regalengo de comisso de Uilla Cete».

⁴⁶ Carlos Manuel REGLERO de la FUENTE, *Los señoríos de los Montes de Torozos. De la repoblación al Becerro de las bebetrias (siglos X-XIV)*, Valladolid: Universidad de Valladolid, 1993, p. 93-94; Margarita TORRES SEVILLA - QUIÑONES de LEÓN, *Linajes nobiliarios de León y Castilla. Siglos IX-XIII*, Salamanca: Junta de Castilla y León, 1999, p. 376-378.

⁴⁷ *Colección diplomática del monasterio...*, *op. cit.*, doc., n° 534, p. 222-223.

⁴⁸ *Ibid.*, doc., n° 611, p. 308-310, p. 310.

l'agglomération de Toro avait disposé d'un espace hiérarchisé relativement vaste : le Campo de Toro. Celui-ci s'étendait de la vallée du Sequillo, au nord, depuis son embouchure jusqu'à Villagarciá⁴⁹, jusqu'au Duero au sud. À l'est, le territoire pénétrait dans les Montes de Torozos en remontant la vallée de la rivière Bajoz ou Mozoute⁵⁰, tandis qu'en direction de l'ouest, la limite dépassait le massif boisé connu alors sous le nom de Monte Novellas —plus tard de la Reina—, et ce jusqu'à Abezames, déjà dans la Tierra del Pan⁵¹. La ville de Toro, ou plutôt sa citadelle, apparaît, dès les premiers instants de l'intégration de la bourgade dans le royaume, comme un centre de polarisation du territoire. Il en était ainsi par la volonté du monarque car, au X^e siècle, Toro n'avait articulé qu'un territoire beaucoup plus restreint, d'un rang inférieur à celui de Simancas ou de Zamora, raison pour laquelle la ville ne fut pas l'une des cibles d'al-Mansûr. Cette relative relégation explique que les magnats soient intervenus dans le territoire dès 1040, à un moment où la monarchie léonaise avait les yeux tournés vers d'autres espaces considérés par elle comme étant de plus grande importance. Les partages successoraux constituent le meilleur moyen pour accéder à la connaissance des structures d'organisation territoriale que les magnats constituèrent dans le Campo de Toro. L'un de ces partages est par exemple celui dont bénéficia Osorio Fernández, vers 1060 :

« Id sunt : in Canpo de Tauro ad Monium Fredinandiz media uilla quos dicent de Iuste et Matella de Rium et Unialbaro et medietatem de Mezdemarban et terzia in Uilla de Adefonso et Unifarages tertia et in Leporario tia et in uilla de Oueitella tertia et in Uillare de Abeizam tertia et in Matella de Abale illa uilla de Susana et Uilla de Uicencio m[ediet]atem in eam et Manganeses ab ingro [...] In diuisionem de Didagus Moniuz et Froila Osoriz : Morales duas uillas et Uilla de Andemio ad ingro et Torre de Hacmate et media Uilla quos dicent de Mahem. . . »⁵².

À côté des Fernández, Eriz, et Ordóñez, d'autres lignages, comme les Froilaz et les Muñoz, surent devancer l'action de la monarchie dans la région et parvinrent à se constituer un solide patrimoine terrien avant le milieu du XI^e siècle⁵³, ou peu après. Dans ces conditions, on peut affirmer que le poids de la noblesse fut prégnant dans le territoire pendant tout le Moyen Âge, voire au-delà, car l'intégration de cet espace

⁴⁹ *Colección diplomática del monasterio...* III, *op. cit.*, doc., n° 1.002 (1097), p. 337-341, p. 338: "in territorio Campo de Tauro, decurrente riuuolo Sicco, hec in loco predicto in uilla que uocitant nomine Garcia".

⁵⁰ *Colección diplomática del monasterio...*, *op. cit.*, doc., n° 459 (1040), p. 119-120, p. 119: "ereditate nostra que abemus in territorio Taremse, in uilla quos uocitant Kasasola, discurrante ribu Mozaudi"; *Colección diplomática del monasterio de Sabagún (857-1230)*. III. (1073-1109), Marta Herrero de la Fuente (éd.), León: Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1988, doc., n° 820 (1085), p. 119-120, p. 119: "ereditatem meam propria que abeo in loco predicto et nominato in uilla que uocitant Tedra, territorio Campis Torio".

⁵¹ *Tumbo negro de Zamora*, Fol. 24v-25r (1122), Teresa Peláez donna à l'évêque de Zamora une propriété qui se trouvait: "in territorium Thaurensis, subtus montis Novellas, discurrante flumine Doyro, in uilla qaum uocitant Auezames: cortes, solares, terras ruptas uel inruptas et ecclesias cum diuisas".

⁵² *Colección documental del archivo de la catedral de León*, *op. cit.*, doc., n° 1121, p. 333-334.

⁵³ *Colección diplomática del monasterio...*, *op. cit.*, doc., n° 424 (1029), p. 75.; doc., n° 454 (1039), p. 112-113. C. M. REGLERO, *Los señoríos...*, *op. cit.*, p. 87-99.

dans le royaume s'était faite par l'entremise des potentats locaux, et non par une action directe de la couronne. En 1088, Nepociano Vermúdez, fils de Vermudo Eriz, donna comme arrhes à son épouse María Pétriz les biens qu'il possédait à Villagarcía et Villagodesteo, complétées peu de temps après par la donation de la propriété qu'il avait près de Tiedra⁵⁴. En 1078, Fronilde Gutiérrez de la famille Ordóñez actualisa son testament léguant, entre autres biens, les parts qu'elle possédait à Castromembibre, Melgarejo et Feres et autres endroits situés dans le Campo de Toro⁵⁵. Le comte Fruela acheta quant à lui une série de biens dans le Campo de Toro entre 1097 et 1105 à Cabañeros, Pilella et Vezdemarbán⁵⁶. Isidoro Vellítiz, de rang inférieur aux précédents, donna en 1097 au monastère de Belver ce qu'il avait à Villavellid, en compensation du prêt de 200 sous d'argent qu'il avait reçu de l'institution⁵⁷. Cependant, le cas le plus révélateur de la puissance de cette aristocratie est celui du *tenente* Fernando Muñoz qui affiche avec fierté sa fonction : « dominante in Campo de Tauro ». En dehors de ses prérogatives politico-administratives, Fernando tirait une partie de son pouvoir des importantes possessions qu'il avait héritées de ses parents et qu'il détenait non loin de la ville de Toro⁵⁸. Vers 1060, c'est la monarchie qui lors de l'assujettissement effectif du territoire imposa l'appellation « Campo de Toro » pour cette nouvelle démarcation. Cette création eut pour conséquence de favoriser le développement du chef-lieu, un centre sur lequel s'appuya essentiellement la royauté, le reste du territoire se retrouvant alors sous la coupe des seigneurs. Par la volonté du monarque, Toro devint précocement un centre de polarisation territoriale à partir duquel les rois léonais exerçaient leur autorité et organisaient leur politique fiscale, l'élément le plus visible de cet aspect étant l'instauration dans la cité d'un délégué du roi : Fernando Muñoz (1040-1049) ; Munio Peláez (1060) ; Munio Fernández (1062) ; Fortún Velázquez (1084) ; Pedro Ansúrez (1084-1090) et Sancho (1096)⁵⁹.

⁵⁴ *Colección diplomática del monasterio... III, op. cit.*, doc., n° 840, p. 144-145, p. 144: "Ego Nebzano Uermuiz tibi uxori mee Maria Petriz facio cartulam donacionis et concessionis arrarum [...] in territorio de Tauro, uilla quam dicunt Garcia et Uilla Godesteo, subtus monte Cauriens, discurrente rio Sicco, iuxta Autero de Fumos"; doc., n° 841, p. 145-146.

⁵⁵ *Ibid.*, doc., n° 763, p. 43-45, p. 44: "in Castro Benuibre et in Melgarelio, Heres, Halafes; in Uilla Feles, in Torre de la Fala, mea porcione; in Morales, mea porcione; Capannneros, mea porcione; in Pennella de Toro, mea porcione".

⁵⁶ C. M. REGLERO, *Los señorios...*, *op. cit.*, p. 97.

⁵⁷ *Colección diplomática del monasterio... III, op. cit.*, doc., n° 998, p. 334: "Ego Isidoro Uellitiz, una cum coniuge mea Orracca Guttierriz, facimus testamentum de nostra hereditate ad locum Sancti Saluatoris de Uilla Çete [...] pro remedio anime mee et pro CC solidos de argento que michi inprestastis, que uobis debeo dare. Do uobis proinde ipsa hereditate in loco que uocitant Uilla Uelliti, una corte integra cum suos exitus, terris et uineis, quantum ibidem nos tenemus uel tenere debemus, quicquid ibi in ipsa hereditate potueritis inuenire, omnia uobis ab integro concedo".

⁵⁸ *Colección diplomática del monasterio... III, op. cit.* doc., n° 477 (1043), p.143-144, p. 143 : « uillas nostras proprias et ereditates que abemus ex parentibus nostris uel abibus in terrotorio urbe Tauro, siue de comparaciones que emit genitori nostro et genetrix nostra comes Munneu Ruderici et comitessa donna Adosinda".

⁵⁹ C. GARCIA, *Le Campo de Toro...*, *op. cit.*, t. 1, p. 138-139; *Colección diplomática del monasterio...*, *op. cit.*, doc., n° 458 (1040), p. 117-118; doc., n° 534 (1049), p. 222-223; doc., n° 611 (1060), p. 308-310; doc., n° 619 (1062), p. 321-322. *Colección diplomática del monasterio... III, op. cit.*, doc., n° 810 (1084), p. 105-106; doc., n° 814 (1084), p. 110-111; doc., n° 820 (1085), p. 119-120; doc., n° 834 (1087), p. 138-139; doc., n° 864 (1090), p. 172-174; doc., n° 987 (1096), p. 321-322.

3. LA PLEINE INTÉGRATION DU TERRITOIRE DANS LE ROYAUME (FIN XI^E - DÉBUT XII^E SIÈCLE)

Vers 1060, Toro et son espace environnant étaient intégrés de plein titre dans le royaume comme le prouve la présence régulière des délégués du roi qui administraient localement les droits pour le compte du monarque. L'existence de ces délégués n'était pas générale dans toutes les circonscriptions du royaume, loin s'en faut. Mais pourquoi y en avait-il à Toro ? En l'absence de documents probants, il nous faut imaginer que cette ville représenta une unité politique locale forte que la monarchie utilisa pour renforcer son pouvoir. Les chroniques du XIII^e siècle et la tradition orale ont beaucoup fait pour accroître le prestige de la ville. Les premières rappellent inlassablement le partage du royaume tel que Ferdinand I^{er} l'avait décidé⁶⁰, tandis que la seconde insiste sur la fonction de sa suzeraine Elvire qu'elle qualifie avec insistance de « reine ». Outre la pesante influence seigneuriale, le Campo de Toro se singularise des espaces situés plus à l'Ouest du royaume par la politique active que menèrent les monastères dans cette démarcation. Deux d'entre eux, celui de San Salvador de Villacete et celui de Sahagún, se distinguent par l'importance de leurs possessions⁶¹. Ce constat rapproche structurellement le Campo de Toro de la Tierra de Campos occidentale⁶², dont il n'est en fait qu'un appendice, à cause de l'influence des seigneurs, laïques ou non, dans le processus de territorialisation de l'espace. Nous avons vu que les *domini* possédaient de nombreuses *divisa* sur les communautés paysannes⁶³. Grâce à elles les seigneurs empêchaient la monarchie d'entrer dans le jeu territorial local, en même temps qu'ils augmentaient leur autonomie vis-à-vis du pouvoir central, sachant que celui qui détenait les prélèvements fiscaux était le véritable maître de la situation, tant au plan économique que sur le plan social.

Au long du XI^e siècle, on ne relève pas le témoignage d'une quelconque donation royale dans le Campo de Toro, preuve s'il en fallait une de la fragilité patrimoniale de

⁶⁰ *Primera crónica general, op. cit.*, p. 813: "dio a donna Elvira, la hermana menor, Toro con sus términos et la otra meatad dell infantadgo"; Georges MARTIN, « Le testament d'Elvire (Tábara, 1099) », *e-Spania* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 05 juin 2010, URL : <http://e-spania.revues.org/12303>

⁶¹ Au début du XII^e siècle, le monastère de San Salvador de Villacete-Belver perdit son indépendance et fut absorbé par l'abbaye de Sahagún, comme prieuré, cf. C. GARCIA, "Le monastère de San Salvador de Villacete...", *op. cit.* Pour connaître le patrimoine de l'abbaye de Sahagún dans le Campo de Toro, cf. *Colección diplomática del monasterio... III, op. cit.*, doc., n° 816 (1084), p. 114-115; doc., n° 1127 (1105), p. 489-490; doc., n° 1136 (1106), p. 504; doc., n° 1137 (1106), p. 505-506; doc., n° 1147 (1106), p. 519-520. *Colección diplomática del monasterio de Sahagún (857-1300). IV (1110-1199)*, José Antonio Fernández de la Fuente (éd.), León: Centro de estudios e investigación "San Isidoro", 1991, doc., n° 1330 (1109), p. 273.

⁶² Pascual MARTÍNEZ SOPENA, *La Tierra de Campos occidental. Poblamiento, poder y comunidad del siglo X al XIII*, Valladolid: Diputación provincial de Valladolid, 1985, p. 321-467.

⁶³ *Colección diplomática del monasterio...IV, op. cit.*, doc., n° 1191 (1115), p. 39-40, p. 39: "Ego Oueco Sanxiz facio kartulam testamenti [...] de hereditate mea propria quam habeo in uillam quam dicunt Capanneros et in aliam quam dicunt Tor de Hala et in aliamquam uocitant Uilladaguer, de omni mea porcione quam habeo uel habere deo inter meos quoereditarios, meas divisas ab integro".

la royauté sur le territoire. Pour tenter de compenser ce handicap foncier, la monarchie mit l'accent sur le domaine juridictionnel, c'était le seul moyen susceptible de lui fournir des rentes et de s'attacher une certaine fidélité, d'où le⁶⁴ soin que la royauté prodigua à la ville de Toro en lui accordant, selon toute vraisemblance, une charte forale. Si cette hypothèse était confirmée un jour, nous nous trouverions alors devant un cas de création d'un *concilium* impliquant la reconnaissance d'un droit coutumier en échange de l'acceptation de l'autorité royale sur la ville. En admettant que la charte ait été effectivement octroyée, la nouvelle législation aurait créé une série de droits et des devoirs entre une communauté d'habitants et le monarque, ce qui serait une manière somme toute assez habile de tisser des liens de nature politique. En retour de ce pacte, le renforcement de Toro comme centre de polarisation du territoire bénéficia à la monarchie, et cela bien entendu au détriment des seigneurs locaux⁶⁵. Faute de charte, la présence royale à Toro est perceptible dans la documentation par les références existant sur les « merinos ». Ces officiers publics étaient sous les ordres des *tenentes*, mais alors que les derniers cumulaient souvent les postes et les fonctions sur d'amples territoires, les *maiorinos* étaient les chevilles ouvrières de l'administration locale. Nous connaissons le nom de quelques-uns d'entre eux dans le Campo de Toro au XI^e siècle⁶⁶.

Par la suite, le modèle que voulait imposer la monarchie ne réussit pas à endiguer l'accroissement de la puissance seigneuriale, notamment au XII^e siècle. Au cours de cette dernière période, dans le territoire, les nobles jouèrent toujours un rôle éminent, tant au plan politico-social qu'au plan économique. Quant au *concejo* de Toro, une fois son autorité reconnue, il rechercha son expansion territoriale au sud du Duero, là où les seigneurs avaient été moins actifs. Et c'est par conséquent dans le secteur situé entre la Tierra del Vino et la vallée de la Guareña que la communauté citadine « torésane » acquit ses principales propriétés, concrètement là où elle détenait les droits juridiques qu'elle n'avait pu obtenir au nord du fleuve. En ce sens, la territorialisation du Campo de Toro apparaît comme une création voulue par la monarchie qui, à terme, favorisa l'inclusion en son sein des centres de pouvoir locaux de moindre envergure comme Tordehumos ou Tiedra.

Par sa taille, comparable à celle de la voisine Simancas, et son ancienneté, Toro aurait pu devenir le siège d'un évêché. Pour des questions diverses il n'en fut pas ainsi, raison pour laquelle la ville et son territoire furent rattachés à l'épiscopat de la proche et rivale cité de Zamora. Dans cet autre processus de territorialisation, il ne semble pas que les

⁶⁴ Justiniano RODRÍGUEZ FERNÁNDEZ, *Los fueros locales de la provincia de Zamora*, Salamancaque: Junta de Castilla y León, 1990, p. 181-188.

⁶⁵ C. GARCIA, *Le Campo de Toro...*, *op. cit.*, t. 2 p. 474-524.

⁶⁶ *Colección diplomática del monasterio...III, op. cit.*, doc., n° 891 (1092), p. 206-207, p. 207: "Et maiorino in Campo de Toro domno Ero et eius uicarius"; doc., n° 987 (1096), p. 321-322, p. 322: "Et mayorino in Campis Torio Ordonio Pelaiz"; *Colección documental del archivo de la catedral de León, op. cit.*, doc., n° 1299 (1099), p. 618-620, p. 620: "[Michael Citiz maiorinus de Cam de Tauro]".

évêques titulaires aient éprouvé de grandes difficultés pour imposer le *ius episcopalis* aux églises du Campo de Toro⁶⁷. Il en alla tout autrement lorsque les mêmes évêques tentèrent d'acquérir des biens propres à l'intérieur d'un territoire que le *concejo* considérait comme étant une zone de propriété exclusive. Les querelles entre les deux pouvoirs, évêque et *concejo*, furent singulièrement ardues au sud-est du fleuve à partir du XII^e siècle, en direction de la Tierra del Vino. Et c'est pour les mêmes motifs qui visaient à accroître le capital foncier que d'autres évêques, comme ceux de León et de Palencia, essayèrent avec plus ou moins de succès d'obtenir des propriétés à l'intérieur de la juridiction « torésane ». La participation épiscopale à la territorialisation de l'espace fut plus tardive que la colonisation monastique, par manque de souplesse et de création tardive. Dans le Campo de Toro, le meilleur exemple de l'expansion territoriale monastique fut, nous l'avons noté, celui de la communauté de San Salvador de Villacete⁶⁸. Ce monastère, comme tant d'autres du haut Moyen Âge, fut créé par une famille de la noblesse pour servir ses intérêts directs. Le domaine monastique de Villacete fonctionnait à tous égards comme un centre collecteur de rentes dans lequel l'abbé était partie liée aux propriétaires laïques. À la fin du XI^e siècle, les centres locaux d'organisation de l'espace durent céder devant l'avancée des grandes abbayes, et c'est ainsi que San Salvador intégra progressivement le puissant monastère de Sahagún qui était parvenu, avec l'aide d'Alphonse VI, à faire entrer dans son réseau social de dépendances les principaux aristocrates de la zone, au nombre desquels se trouvaient les propriétaires de Villacete et de San Salvador de Villagarcía. Dans le processus de territorialisation, les monastères apparaissent donc comme les éléments clés de la première phase, XI^e siècle, au cours de laquelle ils jouèrent le rôle d'entités locales de domination seigneuriale. Entre la fin du XI^e et le début du XII^e siècle, ces monastères furent absorbés par des institutions plus grandes qui étaient liées aux magnats du royaume, si ce n'est à la royauté, un phénomène qui traduit une variation d'échelle du niveau local au régional, voire à celui du royaume et qui annonce les modifications territoriales propres du Moyen Âge central.

⁶⁷ Sur la question des limites de ces diocèses, nous nous permettons de renvoyer à Charles GARCIA, «Violences et appropriation de l'espace dans l'Occident péninsulaire ibérique (XI^e-XIII^e siècles) : le diocèse, un territoire conflictuel ?», in : *De l'espace aux territoires. La territorialité des processus sociaux et culturels au Moyen Âge*, Stéphane Boissellier (éd.), Turnhout : Brepols, 2010, p. 237-260.

⁶⁸ Les possessions monacales dans la basse vallée du Sequillo sont trop nombreuses pour que nous les énumérions toutes, citons cependant celles de Oteruelo, Cañizo, Quintanilla, Pedrosilla, Casasola, barrio de Gallegos, à l'intérieur de la bourgade, mais aussi Heres, Alafes, Pantigosos, Tiedra, Villagarcía ou Vezdemarbán, cf. *Colección diplomática del monasterio... III, op. cit.*, doc., n° 821 (1085), p. 120 ; doc., n° 864 (1090), p. 172-174 ; doc., n° 891 (1092), p. 206-207 ; doc., n° 897 (1092), p. 212-214 ; doc., n° 987 (1096), p. 320-322 ; doc., n° 990 (1096), p. 324-325 ; doc., n° 1.002 (1097), p. 338-341 ; doc., n° 1.039 (1099), p. 377-378 ; doc., n° 1.113 (1104), p. 470-471.

